L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue des Chambres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 17 NOVEMBRE 1889.

L'INTERESSANTE VICTIME.

Bien des personnes parmi la moitié de leur vie à chercher leur vocation. Bibine a été de ce nombre.

Bibine était, il y a quelques années, un petit homme très humble, très maigre, un peu cénétré, un peu compact, surtout le chien mouillé.

Bibine—on ne le connaissait que sous ce vocable familier—avait alors de trente à soixante ans. Il serait été difficile de mieux préciser son âge. Lui-même ne devait plus savoir à quel moment son jeune, son vrai citrait de naissance. Il y avait si peu de jours où il dînait, si peu de nuits où il coucharit, que les années ne comptaient guère pour lui.

Il avait eu des fortunes diverses. On l'avait connu apprenti photographe, chasseur dans un théâtre, pantalé, cherriste, garçon coiffeur, professeur d'anglais. Durant deux années il avait été le gérant d'une feuille à scandale. C'avait été le bon temps de Bibine. Alors il avait pour mois quatre cinquante francs d'appointements fixes. De plus, les administrateurs du journal lui octroyaient cinq louis, chaque fois que le parquet l'envoyait en prison.

Et ce temps-là, Bibine était presque un personnage. Des mondaines le bien le tutoyaient. Des garçons de bureau lui demandaient leurs étrennes au premier de l'an.

Quand le journal cessa de paraître, Bibine se mit de nouveau à la recherche d'une position sociale. Il ne trouva rien de convenable. Un moment, il crut toucher à la gloire comme inventeur : il dessina un modèle très intéressant de ballon sous-marin ; mais il n'eut jamais assez de capitaux pour le faire construire.

Enfin, découragé et à bout d'expédients, désespérant de trouver jamais sa voie, il s'achemina doucement vers la Seine, un jour de canicule. Il se serait volontiers noyé, s'il n'avait reconnu sur la berge la figure antipathique d'un ancien condisciple. Bibine rebroussa chemin et se mit en quête d'un autre mode de suicide. Le pendaison a, paraît-il, des délices particulières. Bibine chercha, sans succès, une corde suffisante.

Bref, un matin, en voyant la cohue des fiacres, des omnibus, des camions et des tapissières au carrefour de Châteaudun, il se résigna à un genre de mort qui encrait davantage dans ses moyens. Seulement, il voulait se faire écraser dans un quartier select et non par une triste voiture de marchand d'absinthe.

Il se dirigea vers les Champs-Elysées. Il inspecta tranquillement les équipages, étudia le maintien des cochers et l'allure des chevaux.

Rien de saillant sur l'avenue jusqu'à la place de l'Etoile. Mais ici Bibine trouva son affaire.

Il était six heures du soir. Le ciel paraissait tout bleu avec un grand ourlet vaporeux et rose à l'horizon. Tout Paris revenait du Bois. A la hauteur de l'avenue Kléber un superbe équipage passait dans un flot de fiacres. Deux chevaux noirs dont le poil luisant semblait un maillot de soie. Un cocher grave, un valet de pied splendide, bien à mettre au musée Grévin.... Bibine se hâta.

Il n'avait pas dîné depuis un temps immémorial. Les jambes lourdes, il traversa la place, regarda le bel équipage et se mit en mesure de tomber sous ces chevaux fringants.

—Allez-vous! balbutia-t-il.

—Hé! là! bonhomme!.... prenez donc garde! lui cria-t-on de toutes parts.

Bibine fit un geste pour se gorer, mais il se sentit heurté par le poitrail de l'un des chevaux et il roula sur le pavé de bois.

—Arrêtez! au secours! Ale! ale! ale! cria-t-il brusquement.

L'instinct de la conservation l'avait repris.

—Ah, mais! arrêtez donc, canaille! dit-il au cocher.

Des cris d'horreur s'élevèrent. On hua la personne qui se tenait dans le coupé.

Une vieille dame vêtue de noir.

—Ale! ale! ale! clamait toujours Bibine.

Il ne voulait plus mourir. Il cherchait à éviter les roues. Il fermait les yeux en vociférant. Même il n'était pas sûr de s'être jeté volontairement sous les pieds des chevaux. Il avait dû être bousculé malgré lui.

—Ah! les misérables! geignait-il.

Le coupé s'arrêta. La vieille dame vêtue de noir descendit. Le valet de pied ramassa Bibine. On le tâta, on le retourna. Il était simplement contusionné. Il tremblait. Il regardait avec des yeux ahuris la vieille dame, le cocher, la voiture, la foule des badauds, l'agglomération des fiacres.

—Avez-vous mal, mon ami? lui demandait la dame vêtue de noir.

—Ce n'est rien, madame la marquise! répondait le valet de pied.

—Faites-le porter à l'hôtel, n'est-ce pas, Jean?

On hissa Bibine dans une voiture vide qui passait. Le valet demeura à son côté, sur l'ordre de la marquise et, cinq minutes plus tard, Bibine se vit transporter dans un hôtel somptueux. On donna un cordial au sympathique écrasé, on le fit examiner par un médecin. On lui apporta, le soir, un peu de bouillon, un œuf à la coque, quelques biscuits. Il but un petit verre de vin léger, qui semblait lui éveiller des réminiscences de paradis terrestre dans la poitrine ; et le lendemain, Mme la marquise elle-même vint lui demander comment il se trouvait.

—Mais très bien, ma foi, voulut répondre Bibine. Il se ravisa à temps, et il se contenta de pousser quelques plaintes inarticulées.

Bibine fut transporté dans un hospice, le médecin jugeant qu'il pouvait très bien supporter le voyage. On l'y dorloya pendant quinze jours ; la marquise vint l'y voir deux fois. Et enfin, quand il ne fut plus faindre, quand les infirmiers se refusèrent à prendre ses gémissements au sérieux, Bibine engraissa, rajeuni, guilleret, quitta cette hospitalière maison, non sans avoir reçu, de celle qui croyait avoir tant de torts envers lui, deux agréables billets de cent francs, agrémens dans une enveloppe parfumée.

—Ah! la chère dame, pensa Bibine quand il se retrouva sur le pavé. S'il lui plaisait de me faire encore passer un bout de voiture sur le corps de temps en temps!.... Mais, au fait, la voilà peut-être ma vocation! C'est ce que m'a prédit mon étoile. Il n'y a pas d'erreur : je me sens né pour remplir ici-bas le rôle d'*intéressante victime*! Quelle idée!...

Bibine entra dans un café, commanda un apéritif et médita.

Exercer la profession d'intéressante victime, ce n'était pas si banal. Il y avait un bel avenir, dans cette partie, pour un homme expert et industrieux.

Bibine plocha ferme pour se donner une tête et des allures d'intéressante victime ; et, au bout de quelques mois ses affaires marchèrent sur un pied suffisant.

Bibine empocha une moyenne de dix ou quinze francs par semaine où se faisant écraser par des voitures comme il lui, dans des endroits bien fréquentés.

Quand on fait un métier assez dur d'abord, il faut une certaine expérience pour simuler un écrasement, et que l'adresse rare pour éviter de vraies blessures. Mais Bibine était un homme d'étude. Il fut très vite au courant.

Des recettes, à vrai dire, étaient très modestes. Il y a des mois où les voitures ne sont pas en train.

Il opéra d'abord sur le boulevard Saint-Germain, au carrefour de la rue du Bac. En clientèle on comptait alors des députés et des sénateurs allant au Palais-Bourbon ou au Luxembourg, de vénérables dames allant passer une heure dans les grands magasins de nouveautés. Bibine se méfiait des hasards intolérables avec les chevaux ou les voitures de ces gros personnages.

Bien des fois le cocher était sans arrêter, mais de temps à autre, comme Bibine provoquait des attroupements avec un cri d'écrasé vif, les personnes qui se trouvaient dans la voiture venaient lui présenter ses excuses, ou lui glissaient discrètement dans la main une pièce blanche.

Quand il fut suffisamment connu sur le boulevard Saint-Germain—et il fallut très peu de temps—Bibine se transféra devant les théâtres du quartier. Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Sulpice, Saint-Germain-des-Prés, Sainte-Clotilde, fournit fréquemment par lui, tour à tour. Bibine opérait quelquefois dimanche fructueux. Les dimanches opérait durant la Semaine-Sainte étaient essentiellement productifs.

Quand la rive gauche fut assez exploitée, Bibine passa les ponts. Il opéra avec succès à la sortie des théâtres subventionnés. Les matinées riches étaient aussi une excellente chose. Quand Bibine arrivait à se faire malmener par une voiture de marée, il était sûr de toucher un louis au minimum.

Une fois, à Saint-Augustin, une noce lui avait aussi rapporté un billet de cent francs.

Il fut bientôt obligé, pour ne pas éveiller les soupçons de la police, de varier considérablement ses jeu. Bibine s'habilla de neuf bien pour faire croire qu'il était ouvrier. Alors, dans ses lamentations après d'être resté adroitement aux pieds de ses chevaux, il criait qu'il avait un bras foulé, et qu'il ne pourrait travailler de quinze jours. Qu'allaient devenir ses enfants en bas âge?

D'autres fois, pour que ses accidents fussent plus vraisemblables, il sécurait un chien servant au bord d'une corde et s'en allait, le long des rues, en tâtonnant avec un bâton. Les cochers le prenaient pour un aveugle et lui criaient de se garer. Mais Bibine savait toujours se faire heurter par une voiture de matin où faisant semblant de se pelotonner d'un omnibus.

Il arriva peu à peu à amasser quelques rentes. Il eut un livret à la Caisse d'épargnes. Un soir, il fut assez heureux pour se faire frôler par le directeur d'un grand bazar. Le directeur reconnut lui donna cinq cents francs et fit rescuter l'aventure par tous les journaux.

Bibine chercha aussitôt à se faire écraser par le directeur du grand bazar rival, qui certainement, lui aurait offert un billet de mille.... Mais tous ses efforts restèrent infructueux.

Dans ces dernières temps, Bibine eut encore une ambition : se faire écraser par M. Carnot, et devenir ainsi une victime nationale! Mais M. Carnot s'entourait généralement d'une escorte engérée. Bibine ne put jamais parvenir jusqu'aux pieds des augustes chevaux.

Enfin l'Exposition arriva.

Il était temps.

Bibine commençait à être trop connu. L'exercice de sa profession devenait de plus en plus difficile et périlleux. Déjà deux fois, l'intéressante victime avait été conduite au poste. Quelques cocher l'injurialent au passage comme une vieille connaissance.

Mais l'Exposition allait tout arranger. Bibine aurait affaire à de nouveaux écrasseurs et tarabiscotant, grâce à l'affluence d'étrangers richissimes, il ferait une petite fortune comme un simple limonadier du Champ de Mars.

Bibine exulta. Il parcourut les journaux et nota au crayon bien les noms des grands personnages descendus dans les hôtels. Il rôda autour de la maison qu'habitait le prince de Galles et attendit aux gares les archiduces qui voyageaient incognito.

Un jour, il apprit que le shah de Perse allait venir, Bibine ne sut contenir sa joie. Etre écrasé par le shah de Perse! Quel digne couronnement de sa carrière! Ce serait presque la gloire.

Bibine ne doutait de rien. Il s'imagina tout de suite qu'il deviendrait l'intéressante victime de cet illustre monarque. Sans doute le shah serait encore plus escorté que M. Carnot, mais bosse! il arriverait bien un moment, un jour où l'autre, où la hâte des soldats serait trompée par la foule et où l'on pourrait se jeter sous les roues du royal carrosse!

—Vive le shah! s'écriait Bibine dans son exaltation. Ah! il faudra bien qu'il m'écrase, ou je ne suis qu'un imbécile!

Le temps était très chaud. Bibine, assoiffé, dut faire de longues stations chez les marchands de vin qui avoisinent le Champ de Mars. Et toujours il pensait au shah, toujours il parlait du shah. Chaque nuit il rêvait de l'équipage du shah, qui lui passait sur le corps et lui écrasait un talon de botte. Et le shah sautait à terre pour secourir Bibine, il le relevait de ses bras magnifiques, tout flamboyants de pierreries, lui faisait donner dix mille francs par un chamberlan chamarré d'or. Peut-être le découvrait-il par dessus le marché ou l'emmenait-il à Téhéran, au pays du soleil et des fleurs, où Bibine se verrait installer dans un pavillon de féerie, au milieu d'une grande plaine de roses.

—Vive le shah!

En criant ainsi, Bibine se grisa complètement l'autre jour. Il se grisa si bien qu'il s'affaissa sur un banc de l'avenue Rapp et qu'il y ronfla à poings fermés.

Quand il se réveilla, secoué par un gardien de la paix, Bibine aperçut un grand carrosse doré qui roulait vers l'Exposition.

—Hein!.... balbutia Bibine en se frottant les yeux.

Où était-il? Que se passait-il? Que signifiait ce carrosse? Bibine resta bouche bée.... On était peut-être au mois d'août. Il rédécrit pas seconde....

—Ah oui! le shah! compris-il. C'est le shah, parbleu! Le voilà! Il est arrivé! Il en rend à l'Exposition!.... Quel magnifique carrosse tout en or, avec quatre Turcs devant et derrière....

Bibine se leva en titubant.

—Quelle chance! marmura-t-il d'une voix pâteuse, il n'y a pas d'escorte! Allons-y, mon vieux!

Et les yeux pleins de chandelles, il roula lourdement devant le grand carrosse doré.

Malheureusement, Bibine était trop gris. Il ne tomba pas avec un malaxrin ordinaire et le carrosse l'écrasa bel et bien.

—Ale! ale! ale cria-t-il presque dégrisé.

Et il voulut tourner ses yeux vers le shah.

Alors seulement, il s'aperçut que le riche carrosse était une voiture-réclame pour un nouveau produit : *La Cytmétique de Turbavon*.

—Je suis volé! s'écria l'intéressante victime.

Le carrosse était parti sans même laisser tomber sur lui un bâton de cosmétique.

—Quel malheur, mon Dieu! quel malheur! soupira Bibine.... A la veille de me relever des affaires!

On l'a transporté à l'hôpital. Les médecins ne savent pas encore s'il en reviendra.

JEAN RAMEAU.

RICORD
et les Frères des écoles chrétiennes.

La mort de Ricord ramène l'attention sur les douloureuses épisodes du Siège et de la Commune. On a parlé des hautes vertus et des talents du défunt, de son dévouement pendant la guerre, mais, jusqu'ici, on a laissé de côté les lettres si remarquables qui lui ont été écrites par le général Ducrot et l'amiral La Roncière Le Noury et dont voici les plus importants passages :

Permettez à l'ancien général en chef de vous répéter encore une fois ce qu'il a en occasion de vous dire et souvenez-vous aux champs de bataille, aux lits de nos blessés, et même dans vos consultations spéciales, aux tombes de nos chers morts.

En toutes circonstances, nous vous trouvons d'un zèle admirable, intelligent, dévoué ; aussi bien lorsqu'il fallait ramasser nos blessés sous le feu de l'ennemi, que lorsqu'il s'agissait de les panser dans nos salles ou vous avait été organisé par vos soins, avec un admirable ensemble... et, permettez-moi de vous le dire, particulièrement ces excellents Frères de la doctrine chrétienne, si modestes, si dévoués, et en même temps si vaillants.... et aussi ces ambulances mobiles, qui, tous les jours, sortaient de Paris, sur ciel, prêts de pénétrer et parcouraient les tranchées et les points avancés.... Combien de malheureux dévoués, compatis, en blessés leur ont dû la vie, ou du moins de pouvoir adoucir mutuellement dans la mort!

GÉNÉRAL DUCROT.

Je ne veux pas quitter le commandement des ambulances et celui du corps d'armée de Saint-Denis, sans me rendre, près des ambulances que vous dirigez. L'interprète de la reconnaissance de ceux qui servent avec moi, pour les soins et empressés et si intelligents de votre dévouée et si publique, elles ont opposés à leur douloureuse mission.

En aucune circonstance, dans l'organisation comme dans l'emploi des transports des blessés, dans l'ambulance et dans les consultations à domicile ou à cœur qui tombaient sous le feu de l'ennemi, dans le sanglant siège de 71 décembre, en Bourgeat, le service des ambulances et de leur médecine, celui des brancardiers, frères de la doctrine chrétienne en nature, ne n'est trouvé au-dessous de la tâche qui lui incombait.

AMIRAL LA RONCIÈRE LE NOURY.

Ricord fut l'âme des ambulances de la presse, mais il n'atténuait un moindre que grâce au dévouement héroïque des Frères de la Doctrine chrétienne, qui, dès le premier jour, au nombre de huit cents, allèrent sur les champs de bataille et s'y comportèrent de telle sorte, qu'ils fournirent les éloges de l'ennemi.

Ainsi que le dit le rapport officiel :

Les ambulances de la France ont payé largement leur dette envers l'ennemi : Un médecin militaire et un Frère des Ecoles chrétiennes morts au Bourget, un cocher tué sur son siège, trois élèves en médecine et deux brancardiers blessés, toute velléitaire faite prisonnière par les Prussiens et contenue six mois en Allemagne. Sous la Commune, le matériel pillé, les ambulances à Meaux, le secrétaire général jeté à la Roquette depuis plus de deux mois, le médecin, fusillé avec l'Archevêque.

Voilà les services qui ont valu quarante-trois décorations ou promotions dans la Légion d'honneur et neuf médailles militaires, mais plus méritante pensé ces hommes dévoués qui ont tant rendu sans récompense, s'ils ne l'ont pas tous obtenue.

Pour juger du dévouement des Frères, il faut rappeler au moins en fait oublié même entre tous, cité dans le rapport du ministre de la guerre :

La variole se déclara chez un malade d'une ambulance dirigée par les Frères. La terrible maladie qui décimait alors cruellement dans Paris, et de rapides progrès, et le médecin déclara qu'il fallait renoncer à tout espoir de guérison.

—Cet homme, cet ouvrier, plein de vigueur, objecta résolument le Frère infirmier.

—Certainement, répondit le docteur désorbité dans sa pensée, Paris, après avoir mûrement réfléchi, il ajouta : Il y aurait peut-être encore un espoir, mais non seulement le moyen qu'il faudrait employer n'est pas infaillible, il est de plus impossible à cause du danger et des difficultés qu'il présente dans son application.

—Quel est ce moyen? demande simplement le Frère.

—Il consiste, reprit le docteur à peser, une à une, toutes les pustules du variolous.

—Vous le voyez, c'est complètement impossible.

Le Frère garde le silence, le médecin part, le Frère se met à l'œuvre, ouvrit, un à un, tous les boutons du variolous, et le malade fut sauvé.

L'Institut de Bienheureux de La Salle fut récompensé dans la personne du Frère Philippe, qui reçut, du gouvernement, la croix de la Légion d'honneur.

Ricord, le Frère Ricord, tint à la faire lui-même sur sa poitrine, à l'heure où le Vénérable Frère venait faire sa visite aux blessés.

Ce fut fête ce jour-là et l'on se souvient encore avec quel enthousiasme les blessés vinrent en masse entourer le Supérieur général, tout dans de la scène dont il était le héros.

Le 1er janvier 1872, le dernier malade guéri, le docteur Ricord écrivait au Frère Philippe cette lettre touchante :

Au Très Honoré Frère Philippe, supérieur des nombreux et dévoués Frères des écoles chrétiennes.

Très Honoré,

Vous vous désoumettez tranquille ; après tant de fatigues et après avoir couru tant de dangers, vous et les bons Frères de vos Communautés, vous êtes enfin rendus à votre vie calme et toute de charité.

Vous avez mérité vos enfants, les enfants du peuple, que vous maintenez et protégez.

Allez, continuez, mon cher ami, vous ne faites pas toujours des ingrats, beaucoup se souviennent que vous leur avez appris le premier lettre, le premier mot correct et humble de leur langue, et le premier prière qu'ils doivent adresser à Dieu !

A vous toujours.

RICORD.

Deux mots charmants d'Emile Augier :

—Quelle belle chose que la vieillesse! On est entouré de soins, d'égards de déférence, de respects. Mais, quel dommage que ça dure si peu!

Augier était infaisonnable en réplique mordantes, quand il avait affaire à l'hypocrisie moqueuse.

Un jour, la cousine X...., coquette, bariolée et agaçante, minaudait :

—Voyons, monsieur Augier, quel âge me donnez-vous?

—Excusez-moi, madame ; je suis sûr que, si je vous en donnais un, vous n'en voudriez pas!

Les enfants gourmands :

—Allons, bébé, tu as mangé assez de gâteaux!

—Oh! maman, je n'ai pas encore mal au cœur!

L'Hon. C. Edwards Lester
Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

(New-York, le 1er Août 1888.)
123 E. 27th st.

A M. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Messieurs :—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sévère que j'en m'affaiblit tant, que pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nécessaire pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles médecins sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour du rhume qui me mit dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ainsi se passait il y a 22 ans. Avec toutes sortes de changements dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à nous, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes atteintes des cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphtérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en lèpres fiches très fréquentes. Partout où j'ai été, en du matin de guérison dans la mort!

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment très graves et sans espoir, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du Congrès et autres orateurs publics, pour lesquels aucun remède ne fut efficace.

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Ses Pilules, Vermifuge, sont pour les Plantations et Marchandises de Rhumes.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 16 novembre 1889.

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Échéanges.	Balances.
Jusqu'à cette date		
Mois précédent	$2,021,404.00	$600,015.00
Mois correspondant	2,000,000.00	188,420.00

Échanges compensées et Correspondance et Balances des Banques.

NEW-YORK — Aujourd'hui, Taux de 4 à 5 p. 0/0. Sterling 84 0/0 à 84 75. Sterling 60 jours 84 0/0 à 84 75. Sterling à vue